



Du déchiffrement au cauchemar

écrit par Isabelle Orrado

« Une théorie de l'interprétation qui [...] se respecte, c'est une théorie de l'inconscient.^[1] »

Voici ce qu'énonce Jacques-Alain Miller mettant ainsi en évidence que l'interprétation est intrinsèquement liée à la valeur, au statut et à la fonction alloués à l'inconscient. Il distingue trois temps :

L'inconscient interprétable

À ses débuts, Freud fait appel à l'interprétation pour pouvoir toucher, avec des mots, ce qu'il nomme le « refoulé », c'est-à-dire des représentations liées à des motions pulsionnelles jugées désagréables ou inconciliables avec le moi et qui ont été repoussées dans l'inconscient. Celui-ci est donc un système « hautement organisé », interprétable. En termes lacaniens, c'est l'inconscient structuré comme un langage. L'inconscient et l'interprétation y sont définis à partir de l'Autre, à partir de la parole.

L'inconscient est histoire - ou plus exactement il est *chapitre censuré de l'histoire*^[2] - et laisse à l'interprétation la charge d'en délivrer le sens emprisonné jusque-là. Donc l'inconscient chiffre et l'interprétation déchiffre.

L'inconscient interprète

Dans le Séminaire XI, l'inconscient est présenté sur un autre versant, la discontinuité n'est plus le signe d'un chapitre qui serait à retrouver, mais le témoin d'une pulsation. Lacan noue alors la pulsion à l'inconscient *via* l'objet *a*. L'inconscient est pourvu de moments d'ouverture qui laissent apparaître ses formations qui sont déjà une interprétation issue d'un travail préalable de l'inconscient. C'est l'inconscient interprète : « L'interprétation de l'analyste ne fait que recouvrir le fait que l'inconscient [...] a déjà dans ses formations [...] procédé par interprétation.^[3] » Dans ce Séminaire XI, l'interprétation vise alors l'abolition du sens dans le sujet^[4] et tente d'en isoler les signifiants maîtres. Mais avec l'apparition de l'objet *a*, nous avons les prémisses d'une jouissance opaque. Ce qui nous conduit au troisième temps, celui du Séminaire XX, *Encore*.

L'interprétation réveil

Il s'agit alors de situer l'inconscient à partir de la pulsion partielle, là où il n'y a pas d'Autre. La dimension intersubjective de l'inconscient est complètement déconstruite. Le sujet est pris dans un monologue que J.-A. Miller qualifie d'autiste et qui met en jeu sa jouissance propre. C'est le monde de l'Un. Dès lors, comment situer l'interprétation ? Il nous faut faire appel à une parole qui surprend, élément imprévu, dans le monologue de l'analysant. Une parole sur laquelle l'analyste, non sans un certain calcul, peut couper la séance pour en faire résonner la *réson* qui l'habite. C'est l'interprétation réveil. Une interprétation qui pourrait réveiller le sujet de l'illusion fantasmatique dans laquelle il est endormi : une rencontre avec un réel qui fait point d'horreur. Une « interprétation réveil », que J.-A. Miller n'hésite pas à appeler « interprétation cauchemar^[5] ».

^[1] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 mars 1996, inédit.

^[2] Cf. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 259.

^[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 118.

^[4] Cf. *ibid.*, p. 227.

^[5] Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La fuite du sens », *op. cit.*, cours du 20 mars 1996.

ESF.